

*Extrait du Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres  
et arts de Tarn-et-Garonne.*

---

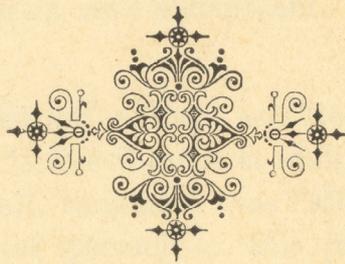
# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1889,

PAR

M. MILLIÈS-LACROIX,

MEMBRE RÉSIDANT.



MONTAUBAN,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE ÉDOUARD FORESTIÉ,  
23, Rue du Vieux-Palais, 23.

—  
1889.

Extrait du Rapport de l'Administration des Douanes, de la Direction  
des Douanes de la Région de la Vallée de la Saône.

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1889

PAR

M. MILLIÈS-LACROIX

MAIRIE DE MONTABIAN



MONTABIAN

IMPRIMERIE ET BUREAU D'ADRESSES DE MONTABIAN

DE LA REGION DE LA VALLEE DE LA SAONE

1889

# L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1889.

---

Sursum !

Comme aux beaux jours sacrés où florissait l'Hellade,  
Elle vient de s'ouvrir, nouvelle Olympiade,  
Cette fête où tu mets ton génie et ton sang,  
O ma Patrie, ô France !... Et sa splendeur est telle,  
Qu'aux yeux de l'univers elle plane immortelle,  
Ainsi qu'un rêve éblouissant.

Quoi ! cette nation qu'on disait accablée,  
Cette France, à la fois vaincue et mutilée,  
Qui naguère râlait, sanglante sous l'affront,  
Nous donne un tel spectacle ?... Elle qui nous convie  
A ce luxe éclatant de vigueur et de vie,  
Avec une auréole au front ?...

Oui. Les peuples émus, qu'un tel prodige étonne,  
Tournés avec amour vers l'astre qui rayonne,  
Réveillés, se sont mis en marche à son appel,  
Nous apportant, joyeux, dans le pan de leur robe,  
Avec tous les produits du travail sur le globe,  
L'apaisement universel.

La fête du travail?... Eût-on jamais pu croire,  
En feuilletant, rêveurs, les pages de l'histoire,  
Au travail souverain et réhabilité?...  
Pourtant, devant cette œuvre immense et grandiose,  
Nous assistons vivants à son apothéose,  
A l'essor de l'humanité.

Voyez ! De toutes parts, des plus lointains rivages,  
Peuples civilisés et peuplades sauvages,  
Inondés de lumière ou plongés dans la nuit,  
Poussés par une force occulte, séculaire,  
Accourent vers Paris, cette étoile polaire  
Qui les attire et les séduit.

Et chaque peuple, avec l'empreinte de sa race,  
Vient prendre dans l'arène et son rang et sa place,  
De son propre génie exposant le tribut.  
Une lutte s'engage entr'eux, paisible et calme,  
Dans un palais splendide, où la gloire est la palme,  
Quand le progrès en est le but.

Ce palais merveilleux dans un ciel d'or étale,  
Style contemporain et pompe orientale,  
Sur le vaste pourtour de notre Champ-de-Mars.  
O Champ-de-Mars, chez nous Français que rien n'énerve,  
On pourrait te nommer le Champ-clos de Minerve  
Pour l'industrie et les beaux-arts.

Le soir, lorsque émergeant de l'ombre familière,  
On contemple, ébloui, l'électrique lumière  
Qui rappelle le jour — jour artificiel, —  
Qu'on aperçoit les jets des fontaines superbes  
Briller, illuminant leurs gracieuses gerbes  
De tous les feux de l'arc-en-ciel ;

Que du Trocadéro, fasciné, l'œil admire  
Cet amoncellement, Babylone ou Palmyre,  
Avec ses monuments, ses rumeurs et ses bruits,  
Ses tours, ses minarets, ses jardins et ses dômes,  
On croit voir les palais enchantés des royaumes  
Issus des Mille et une Nuits.

Gigantesque et dressant sa tête qui domine  
Les plus grands monuments, la plus haute colline,  
S'élance vers les cieux la fière tour Eiffel.  
Beau colosse de fer, dont le front étincelle,  
D'Ossa, de Pélion es-tu la sentinelle,  
Est-tu la moderne Babel ?...

A ta base, à tes flancs, à tes divers étages,  
Grouillent émerveillés, parlant tous les langages,  
Les citoyens du globe, ô ruche d'avenir !  
Et tous viennent rangés, sous des drapeaux contraires,  
Non pour se diviser, mais, ainsi que des frères,  
Pour se connaître et pour s'unir.

Oui, nous escaladons les cieux, comme Encelade,  
Lentement, par degrés. L'homme, de stade en stade,  
Depuis qu'en son cerveau s'alluma la raison,  
S'élève, sans jamais parvenir jusqu'au faite ;  
Et, plus grand est l'essor, plus à chaque conquête  
Il voit grandir son horizon.

Sa pensée en travail ne s'est plus arrêtée  
Depuis le fameux jour où le vieux Prométhée  
A Jupiter lui-même osa ravir le feu.  
Interrogeant les Sphinx, tant sacrés que profanes,  
Elle a sondé, fouillé, scruté tous les arcanes  
Qui de l'atôme vont à Dieu.

Mais son œuvre ne fut jamais une œuvre impie.  
Par son sang et ses pleurs trop souvent l'homme expie  
Sa faim de vérité, sa soif du bien, du beau,  
Ce besoin d'infini qui toujours le tourmente,  
Et dont l'être divin, dans sa bonté clément,  
Lui communiqua le flambeau.

Et qu'importe ! A travers les épines, les ronces,  
Il avance toujours, déchiffrant les réponses  
Que lui fait la nature en son livre enchanté.  
Il découvre ses lois à leur source profonde  
Et devient créateur pour le bonheur du monde  
Et le bien de l'humanité.

Outil, labeur, idée en apparence infime,  
Mais féconde, œuvre d'art, découverte sublime,  
Trésors accumulés des générations,  
Tout appartient à tous. Et chacun, d'âge en âge,  
Vient apporter sa pierre à ce noble héritage  
Des peuples et des nations.

Car les inventions de l'industrie humaine  
Et du génie, un jour deviennent le domaine  
De tout peuple vivant sous le regard de Dieu.  
Les bienfaits sociaux n'ont pas plus de frontières  
Que l'éclat du soleil qui frappe nos paupières,  
Que l'air, la mer ou le ciel bleu.

Riche de ces trésors, France, ô France bénie,  
Toi qui portes au front l'étoile du génie,  
Au riant avenir opposant le passé,  
Viens ! montre à tous les yeux le produit de tes veilles  
Dans ce siècle puissant si fertile en merveilles,  
Qu'aucun autre n'a surpassé.

Du goût industriel, là, savants interprètes,  
Ouvriers et penseurs, artistes et poètes,  
Nous font goûter les fruits des floraisons d'avril.  
La culture du sol lutte avec l'industrie ;  
L'art qui s'épanouit dans chaque galerie  
Est l'effort d'un peuple viril.

Là, de nos Phidias et des nouveaux Apelle,  
Peintres, sculpteurs, respire et vit l'œuvre immortelle  
Qui dans son riche écrin fixe tous les regards.  
France! — noble attribut — tu marches la première  
Dans un rayonnement de gloire et de lumière  
Au temple sacré des beaux-arts.

Du fer partout ! Le fer s'épanouit en gerbe  
Dans vingt nefs. — Admirez cette voûte superbe  
Où trône la puissance humaine du travail,  
Où dans l'air embrasé mugissent les machines :  
Non pas le Krupp tonnant qui sème les ruines,  
Des combats sombre épouvantail.

Mais celle où resplendit la force créatrice :  
La vapeur s'inclinant, bienfaisante nourrice,  
Pour servir l'être humain et non pour l'opprimer,  
Et l'électricité, fée aux ailes de flamme,  
Qui soulageant le corps et purifiant l'âme,  
Forcent les hommes à s'aimer.

Travail, de notre époque insoluble problème,  
Des esprits éclairés te jettent l'anathème  
Redoutant l'avenir qui se dérobe encor.  
Quand le fer est le nerf de notre architecture,  
Qui sait?... L'âge du fer, qui n'est plus une injure,  
Sera pour nos fils l'âge d'or.

Sous ces dômes, ces tours, ces voûtes souveraines,  
Les œuvres du travail apparaissent sereines :  
Ce sont des nids d'oiseaux, de verdure et de fleurs.  
La beauté du labeur patient s'y dévoile,  
Mais l'industrie un jour poursuivant son étoile,  
Les enfantera sans douleur.

La mécanique alors tiendra le premier rôle.  
Ce n'est qu'une espérance, hélas ! et qu'un symbole,  
Un coin de voile épais soulevé dans l'azur.  
Puisse le travailleur, avec l'aube prochaine,  
Délivré d'un esprit d'injustice et de haine,  
Respirer, libre, un air plus pur.

Source de la richesse et de toute science,  
O Travail ! tu n'es plus le sceau de déchéance  
Dont on marquait au front la vieille humanité.  
Aux lueurs des éclairs, aux éclats du tonnerre,  
Du grand quatre-vingt-neuf la date centenaire  
Et l'art l'ont réhabilité.

Par cet ardent amour qui de ton cœur déborde,  
Ce besoin de progrès, de paix et de concorde,  
Poussant vers l'avenir les générations,  
Sans te lasser jamais, France, poursuis ta marche,  
Et tu seras toujours la gardienne de l'arche,  
De l'arche d'alliance entre les nations.

31 mai 1889.

